

Réflexions d'un cordonnier ému

Francis Monmart

Numéro 78, 1996

Dramaturgie : nouveaux horizons

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27161ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monmart, F. (1996). Réflexions d'un cordonnier ému. *Jeu*, (78), 22–25.

Réflexions d'un cordonnier ému

J'ai hésité avant d'accepter d'écrire ce texte. *A priori*, il ne m'apparaissait pas évident de me pencher sur ma propre démarche d'écriture. Tout d'abord, parce que j'écris peu : je compte seulement quatre textes pour le théâtre et, qui plus est, ils ont été peu joués et toujours par de petites compagnies, peu connues, dont j'étais membre. Bien sûr, je traîne plusieurs ébauches de pièces dans mes tiroirs, mais je crois que la plupart sont destinées à y demeurer encore un certain temps. Car non seulement j'écris peu, mais j'écris lentement ; mes projets ont besoin de temps pour prendre forme, beaucoup de temps. C'est pourquoi, lorsqu'on m'a demandé de participer à ce numéro consacré à la nouvelle dramaturgie, la première question qui me vint à l'esprit fut la suivante : « Est-ce que je me considère moi-même comme un auteur dramatique ? Est-ce vraiment ainsi que je me définis ? »

Deux réflexions, venant d'hommes pour qui j'ai une grande estime, m'ont finalement aidé à me situer par rapport à cette question. La première est la réaction spontanée de Vincent Van Gogh à l'article louangeur que venait de lui consacrer Émile Aurier dans *le Mercure de France*, et qui peut être résumée par ces quelques mots : « Moi, je ne suis qu'un simple cordonnier. » La seconde est d'Albert Camus et date de la dernière année de sa vie, alors qu'il se tournait de plus en plus résolument vers le théâtre : « Je n'ai qu'une certitude : mon besoin d'être ému pour bien écrire. » Dans ces deux petites phrases se trouve parfaitement résumé l'essentiel de ma position face au théâtre et à l'écriture dramatique.

Il est une chose que les années ne me permettent pas de remettre en question : j'aime le théâtre. J'y ai touché à tout ou presque : jeu, décor, éclairage, mise en scène, régie, direction de production, organisation de tournée, communications, etc. Chaque fois que j'ai voulu m'en éloigner, j'y suis revenu avec plus de détermination qu'auparavant. J'aime l'esprit d'équipe et de compagnonnage qu'appelle irrévocablement le théâtre. Si je me suis mis à l'écriture dramatique, c'était d'abord et avant tout pour répondre aux besoins particuliers d'une petite troupe établie en région, pour lui fournir un matériau de base souple et original qui puisse cadrer avec la mission qu'elle s'était donnée. Oui, j'ai longtemps œuvré au sein de petites compagnies, des compagnies sans le sou, pour lesquelles le théâtre ne pouvait être qu'artisanal, où chacun

Francis Monmart a exercé différents métiers de la scène. Il est cofondateur, avec Ghyslain Filion, du Théâtre les Trois Arcs.

Bibliographie :

L'Ange et le Corbeau, CEAD, 1995.
À quoi rêve... (en collaboration avec Ghyslain Filion), 1990.
La Route de la soif, 1984.
L'Enigme de Poppé, 1983.
L'Étoile rouge, 1981.



Photo : Michael Slobodian.

devait faire un peu de tout, où les plus expérimentés partageaient leurs connaissances avec les autres. Et l'esprit qui y régnait, et qui peut s'apparenter à celui d'artisans consciencieux, s'appliquant à leur travail avec autant de plaisir que de dévouement, c'est une chose qui m'a marqué. À tel point qu'aujourd'hui je ne peux concevoir faire du théâtre qui ne soit totalement imprégné de l'humilité, de la rigueur et de la générosité qu'exige cet art. En cela, je me sens moi aussi un lien d'affinité avec le simple cordonnier que se réclamait d'être Van Gogh.

Pour qui sait que j'ai écrit *l'Ange et le Corbeau*, et que cette pièce intègre à l'action dramatique plusieurs extraits de la correspondance de Vincent Van Gogh, il ne paraîtra pas surprenant que je le cite ici. Par ailleurs, si je cite également Camus, c'est à double titre. Car il est vrai, d'une part, que je considère qu'il me faut être, moi aussi, ému pour écrire une réplique ou une scène qui ait des chances de passer l'épreuve de la relecture et de la correction. Il m'est arrivé de relire des scènes entières que je trouvais joliment écrites mais qui manquaient dramatiquement de vie, qui me paraissaient froides et trop cérébrales. J'avais fait mon devoir, mais sans avoir réussi à m'émuvoir pour mes personnages. D'autre

part, la citation de Camus pourrait aussi bien s'appliquer aux lettres de Van Gogh. En effet, lorsqu'on se penche attentivement sur la correspondance du peintre, on est tout d'abord frappé par une chose : Vincent écrit bien. Et cela n'est pas dû qu'au travail des traducteurs car, dans les dernières années de sa vie, il avait délaissé sa langue maternelle, le néerlandais, et n'écrivait plus qu'en français. Or, certaines de ses plus belles lettres datent de cette période. Force est alors de constater une chose : qu'il parle d'un paysage, du mistral, d'un tableau, du prix de sa pension, de sa maladie ou de l'époque, Vincent écrit toujours sous le coup de l'émotion. Il est totalement incapable de désintéressement. Un rien l'émeut. Tout l'émeut. Et étant ému, il écrit bien.

L'écriture d'une dramatisation de la dernière journée de Vincent Van Gogh, au cours de laquelle Marguerite Gachet vient lui rendre visite, fut l'aboutissement d'un long processus qui a débuté avec la découverte de la correspondance complète de l'artiste, en 1988. J'aimais déjà le peintre et plusieurs de ses tableaux ; certaines de ses reproductions m'ont d'ailleurs fidèlement suivi depuis l'adolescence. Lorsque j'ai commencé à lire ses lettres, j'ai aussitôt commencé à aimer l'homme, à un point tel que je peux dire aujourd'hui que l'homme est, à mes yeux, plus important que le peintre.

Au début, je voulais uniquement faire un choix d'extraits de ses lettres et les assembler en un long monologue, tant il me semblait que ses réflexions sur l'art et la vie devaient être partagées. À force de travailler, de choisir parmi les quelque 650 lettres qu'il a écrites au cours de sa vie, quelque chose d'inattendu a émergé des choix que j'avais opérés. Je me suis soudainement rendu compte que sa vie pouvait être com-



Luc Morissette et Marie-France Marcotte dans *L'Ange et le Corbeau* (Théâtre les Trois Arcs, 1995). Photo : Michael Slobodian.

parée à la trajectoire du soleil, émergeant de la nuit pour s'élever jusqu'au zénith et décroître ensuite jusqu'à la mort. *A priori*, cela n'a rien de bien différent du commun des mortels mais, dans le cas de Vincent, ce parcours atteint presque le stade du mythe solaire. Il quitte en effet la Hollande, ce pays réputé pour ses ciels gris et dramatiques, si chers aux peintres de l'école flamande, pour descendre vers le sud, à Paris d'abord, puis en Provence, à la recherche de cette lumière, de ce soleil, de cette « tache jaune » dont il va inonder certaines de ses toiles. Mais, comme Icare, il va s'approcher trop près du soleil et il va s'y brûler. Dès lors, son regard va se tourner vers la nuit et vers les étoiles. Et à la fin, prenant le suicide comme « moyen de locomotion céleste », il basculera dans une de ces nuits étoilées qu'il chérissait tant.

C'est ainsi que, dans la première phase du travail, le montage d'extraits prit volontairement la forme d'une métaphore dramatique mettant en parallèle la destinée du peintre et la trajectoire de l'astre solaire. Un an plus tard cependant, en 1990, je dus admettre que ce montage ne me satisfaisait plus ; je trouvai qu'il manquait de théâtralité, s'apparentant davantage à un long poème dramatique qu'à une véritable pièce de théâtre. Encouragé par le metteur en scène Ghyslain Filion, témoin et complice de cette aventure dès les premières heures, je décidai de revoir le tout, souhaitant maintenant donner libre cours à la résonance intime provoquée en moi par la lecture des lettres de Van Gogh. Pour cela, il me fallait entrer dans la fiction, mettre Vincent en relation avec un autre personnage et trouver une situation dramatique.

Le personnage de Marguerite Gachet, la fille du D^r Gachet qui soigna Vincent durant son séjour à Auvers-sur-Oise, s'imposa rapidement à moi. Les biographes en parlent peu, et on sait par conséquent très peu de choses sur elle. Il circule une vague



L'Ange et le Corbeau
(Théâtre les Trois Arcs,
1995). Photo : Michael
Slobodian.

rumeur selon laquelle elle aurait été secrètement amoureuse du peintre mais que son père aurait bâillonné cet amour. Partant de cette supposition, je me suis demandé ce qui aurait pu se produire si, le jour même où Vincent avait décidé de mourir, Marguerite était subitement venue lui révéler son amour. Aurait-elle réussi à ébranler Van Gogh dans sa décision ? Aurait-elle pu le faire reculer, le faire renoncer à la mort ? Je brûlais d'une intense curiosité de découvrir avec eux comment cette rencontre aurait pu se dérouler, à quelles extrémités elle les conduirait, sur quelles terres inconnues ils échoueraient. Avec cette situation, j'avais à la fois toute la latitude voulue pour entrer de plain-pied dans la fiction mais, surtout, j'avais suffisamment de contraintes historiques et biographiques pour maintenir le cap sur ces étoiles que Vincent ne pouvait manquer d'aller rejoindre.

Parlant à nouveau d'étoiles, il me faut ici citer ce passage précis (à peine retouché) de la correspondance de Van Gogh, car je me rappelle qu'il fut un des premiers que j'ai retenus, et il constitue en quelque sorte l'assise de toute cette démarche d'écriture. J'en ai d'ailleurs fait le dernier monologue de Vincent dans la pièce :

Toujours la vue des étoiles me fait rêver, aussi simplement que me donnent à rêver les points noirs représentant sur la carte géographique villes et villages. Pourquoi les points lumineux du firmament nous seraient-ils moins accessibles que les points noirs sur la carte de France ? Si nous prenons le train pour nous rendre à Rouen, nous prenons la mort pour aller dans une étoile. Mais étant en vie, nous ne pouvons pas nous rendre dans une étoile. Pas plus qu'étant mort nous puissions prendre le train... Il n'est pas impossible que le choléra, le cancer et le suicide soient des moyens de locomotion célestes, comme les bateaux à vapeur, les omnibus et le chemin de fer en soient de terrestres... Mourir tranquillement de vieillesse reviendrait à se rendre dans les étoiles à pied.

L'Ange et le Corbeau... Comme je l'ai écrit dans le programme, ce titre a surgi dans ma tête au cours d'une nuit d'insomnie, dans un moment de grande vulnérabilité. Il illustre bien, pour moi, ce long combat qui se joue à l'intérieur de Vincent, à l'intérieur de chacun de nous : cet affrontement perpétuel entre la foi et la désillusion, entre l'espoir et le découragement, entre la vie et la mort. Au théâtre, c'est la fragilité des êtres et la précarité de leurs rêves qu'il m'importe de voir et d'atteindre. Au théâtre, je n'ai qu'un seul désir : être un *cordonnier ému*. ♦